

la Canongate, sur le trottoir désert de la Grand'Rue du vieil Edinbourg.

Pendant qu'il marchait précédé de son guide, il retrouvait tous les souvenirs qui se rattachaient pour lui au nom de Marie Duff, jeune fille du comté de Cromarty, où il l'avait connue alors qu'il était simple maçon, ne se doutant guère probablement qu'il laisserait un jour la truelle pour la plume du journaliste et le marteau du géologue. La dernière fois qu'il avait vu Marie Duff, c'était au mariage d'un sien ami, maçon comme lui, où ils figuraient, Hugh comme premier témoin du fiancé et Marie comme première demoiselle de la noce. Il la revoyait donc encore dans son imagination telle qu'elle était à cette fête, avec sa jolie expression de joyeuse insouciance, ses yeux noirs brillants de plaisir, échangeant des réparties avec son partenaire et trouvant toutes les contredances trop courtes.

Mais déjà la petite fille déguenillée se retourne et fait signe qu'il faut quitter la Grand'Rue et s'engager dans une des ruelles traversières qui y aboutissent. Hugh Miller se laisse conduire de là dans un étroit couloir, puis il monte par un escalier délabré où son guide se glisse comme une vraie chatte jusqu'à une porte qu'elle pousse en disant :

— C'est là.

Et, se retirant, elle le laisse entrer seul.

Hugh Miller franchit le seuil d'une chambre où, à la lueur d'un feu à demi éteint, il aperçoit dans un coin de la cheminée ce qui lui semble quelque chose comme un vêtement de femme, et en s'approchant il voit une tête maigre et pâle qui fixe sur lui des yeux tristes et suppliants. C'était bien encore les yeux de Marie Duff, quoiqu'il eût été difficile à Hugh Miller de reconnaître les autres traits de cette physionomie piquante, évoquée naguère par ses souvenirs de jeunesse. Marie le regarde un moment en silence et les larmes coulent de ses yeux qui jadis exprimaient une si insouciance gaïeté.

— Êtes-vous réellement Marie Duff ? lui demanda Hugh Miller.

— Oui, répondit-elle, c'est moi... c'est-à-dire tout ce qui reste de moi, et elle essaya de commencer le récit d'une vie malheureuse, mais avec un langage si embarrasé qu'elle s'interrompit tout à coup par cette simple conclusion : " Ah ! mon bon Hugh, je suis dans la dernière des misères ! "

Hugh Miller lui dit de se calmer et promit de revenir le lendemain matin ; puis, prenant sa main fiévreuse, y glissa une demi-couronne et sortit.

Avant de redescendre, il frappa à une porte voisine, désirant faire quelques questions sur la pauvre fille... mais il eut affaire à des gens à moitié endormis et de mauvaise humeur, qui le reçurent fort mal en l'engageant à s'adresser ailleurs.

Il ne manqua pas de revenir de grand matin, et trouva sur le palier de l'escalier la petite fille déguenillée, son guide de la veille, qui lui dit tout d'abord : Elle est morte ! Il entra ; c'était la vérité : Marie Duff venait d'expirer auprès de son feu éteint. Hugh Miller la reconnut tout à fait alors, car la mort lui avait rendu les traits les plus doux de sa physionomie virgine. Hugh Miller n'aurait pu lui demander encore si c'était bien elle, quoique ses yeux noirs fussent fermés... fermés à jamais.

Il s'adressa à des voisins plus courtois que ceux qui l'avaient rudoyé, mais ceux-ci n'eurent aucune histoire à lui apprendre ; ils n'avaient guère connu Marie Duff que de vue. Hugh Miller entra ensuite chez un entrepreneur de funérailles, lui commanda un cercueil et le chargea de tous les détails de l'ensevelissement de la morte.

Le lendemain, Hugh Miller vint lui-même accompagner Marie Duff jusqu'au cimetière de la Canongate. Deux ou trois habitants et habitantes du quartier se joignirent à lui. La matinée était brumeuse et froide. Les assistants n'attendaient pas que la dernière pelletée de terre eût été jetée sur le cercueil pour se retirer. Seule, une vieille, assez déceimment vêtue et à l'air grave, qui était restée, s'approcha de Hugh Miller, et lui faisant une révérence :

— Vous connaissiez Marie Duff ? lui demanda-t-elle.

— Oui ; je l'avais connue jeune fille.

La vieille fondit en larmes :

— Monsieur, poursuivit-elle, je tiens une petite échoppe ; Marie m'achetait ; elle payait régulièrement, et je me suis bien doutée qu'elle était morte ; car un mois s'était passé sans qu'elle m'eût apporté une demi-couronne qu'elle me devait... mais la nuit d'avant-hier, j'étais au coin de mon feu, à demi endormie, lorsque je fus réveillée par quelqu'un qui entra dans ma chambre, et c'était Marie Duff qui, pâle et mourante, me tendait une pièce d'argent et me demandait :

— N'est-ce pas une demi-couronne ?

— Oui, lui répondis-je.

— Eh bien, la voilà ! et ce disant, elle disparaissait.

Hélas ! pauvre Marie Duff ! ç'avait été une triste vie que la sienne depuis que Hugh Miller s'était rencontré avec elle à cette fête d'amis, où elle avait été première demoiselle de la noce et lui le premier témoin du marié ! Elle devait bientôt se marier, mais, son père étant mort, sa propre mère l'avait supplante auprès de celui à qui elle avait donné son cœur. Cette amertume avait été trop forte pour elle et lui avait rendu la maison paternelle intolérable. Marie avait pris la fuite, et elle avait fini par n'avoir plus d'autre asile qu'un misérable grenier pour y mourir abandonnée et seule... le dernier acte de sa vie ayant démontré que, dans cette âme égarée par le désespoir, la probité avait survécu à toutes les autres vertus.

J. BROWN.

LA POLITESSE

La politesse se traduit par des usages où le caprice et la mode ont leur part.

La Bruyère l'a admirablement définie :

" La politesse, dit-il, n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude ; elle en donne du moins les apparences, et fait paraître l'homme en dehors comme il devrait être intérieurement.

" L'on peut définir l'esprit de politesse, l'on ne peut en fixer la pratique ; elle suit l'usage et les coutumes reçus ; elle est attachée aux temps, aux lieux, aux personnes, et ce n'est point la même dans les deux sexes, ni dans les différentes conditions ; l'esprit tout seul ne la fait pas deviner, il fait qu'on la suit par imitation et que l'on s'y perfectionne."

Dans une société comme la nôtre, toute aux affaires, le cérémonial d'autrefois se borne à quelques règles.

La véritable politesse dicte à chacun des attentions et des prévenances que nul code du savoir-vivre n'est à même de formuler. On ne saurait prévoir tous les cas où peuvent naître des incertitudes sur le plus ou moins d'affabilité, de tenue ou de mesure qu'il faut témoigner.

Pour les résoudre, chacun n'a qu'à s'inspirer de deux règles :

1. Il vaut toujours mieux être trop poli que pas assez ;
2. Dans les actes de la vie mondaine, un homme bien élevé doit unir une sorte d'empressement contenu à une aisance courtoise et discrète.

LES MISSIONNAIRES AU NORD-OUEST

Le Révd Père Cochin, Olat de Marie Immaculée, de la mission de Thunderchild, dans la Saakatchewan, vient d'envoyer des photographies intéressantes sur sa mission que nous reproduisons avec plaisir ainsi que les notes qui les accompagnent.

" Dans l'espoir d'intéresser vos lecteurs et d'encourager les bienfaiteurs de notre chère Mission sauvage de Thunderchild, je vous envoie quelques photographies.

" La première représente notre petite maison résidence qui nous sert provisoirement de chapelle, avec une jeune famille chrétienne qui se promène dans le jardin.

" La deuxième vous montre un païen debout devant sa loge et entouré de sa petite famille. Tous ses enfants sont chrétiens ; ils ont eu le malheur de perdre leur mère, et il me faudra bientôt les recueillir pour les soustraire aux sollicitations des ministres protestants.



Résidence de Thunderchild

" La troisième met sous vos yeux trois sauvages faisant leur méditation avant d'entrer dans le *ma-ti-sân* (la cabane sacrée) où le grand Manitou doit, selon leur croyance païenne, les faire transpirer pour les purifier ou les guérir de quelque maladie.



Sauvage païen et ses petits enfants chrétiens

" Pauvres sauvages ! Que j'ai hâte de les convertir et de voir notre église et notre orphelinat bâtis ! Déjà, grâce aux dons généreux qui ont répondu à l'appel de mon zèle compagnon, le R. P. Bruck, les matériaux pour l'église sont achetés ; mais les travaux de construction, faute de ressources suffisantes, sont remis



Païens sauvages en méditations

au printemps prochain. Donc nous sommes condamnés à plusieurs mois d'attente pendant lesquels j'aurai à faire des efforts surhumains contre les ministres de l'erreur qui profitent de notre impuissance matérielle pour séduire les sauvages et nous enlever nos enfants chrétiens ! Aussi je ne cesserai pas de crier " au secours ! " implorant la charité et les prières ferventes des lecteurs qui s'intéressent à l'œuvre des missionnaires."